

III

La maison de banque Cayrol n'a pas une somptueuse apparence. Elle se compose d'un étroit bâtiment à deux étages, dont la façade de plâtre est noircie par le temps. On entre par une porte cochère, sous la voûte de laquelle, à droite, se présente l'entrée des bureaux. Un escalier, garni d'un tapis usé par le frottement des pieds des nombreux visiteurs, conduit au premier étage, sur le palier duquel s'ouvre un large corridor qui dessert les bureaux. Sur les portes vitrées, on lit diverses indications : Paiement des coupons. — Ordres de bourse.

Comptabilité générale. — Correspondance étrangère. La caisse est entourée d'un grillage, percé, à hauteur d'appui, de deux guichets à tablettes garnies de cuivre. Le cabinet de Cayrol est situé à droite, au fond des bureaux. Il communique avec des appartements particuliers. Le long des corridors, des banquettes de cuir et de petites tables auprès desquelles sont assis les garçons de service. Tout, dans cette maison est simple, sérieux, et respire l'honnêteté. Cayrol ne s'est jamais préoccupé de jeter de la poudre aux yeux. Il s'est installé modestement en commençant la banque, et, sa fortune augmentant, ses relations s'étendant, et son mouvement d'argent devenant considérable, il n'a point changé ses habitudes. Il est facile à aborder, même pour les clients qui ne sont pas connus de lui. On lui fit passer sa carte, et, à son tour, on est admis dans le grand cabinet, meublé en velours vert, où il brasse ses immenses affaires.

C'est là, qu'au travers du va-et-vient des employés, des commis d'ordre et des clients, le prince Panine vint, le lendemain même, trouver Cayrol. Pour la première fois, Serge se dérangeait pour le banquier. Il fut introduit avec les marques du plus profond respect. Le grand nom de madame Desvarennès lui faisait une auréole aux yeux des gens de la maison.

Cayrol, un peu gêné, mais pourtant résolu, courut au-devant de lui. Le prince était nerveux, un peu cassant d'allures. Il présentait une difficulté.

— Eh bien ! mon cher, dit-il sans s'asseoir, qu'est-ce que vous faites donc ? J'attends depuis hier les fonds que vous m'aviez promis.

Cayrol se gratta l'oreille et fit le gros dos. Cette attaque si nette le décontenançait :

— C'est que... commença-t-il.

Serge fronça le sourcil :

— Est-ce que vous avez oublié votre engagement ?

— Non, répondit Cayrol en traînant la voix, mais j'ai rencontré hier madame Desvarennès.

— En quoi vos intentions ont-elles pu être modifiées par cette rencontre ?

— Diable ! elles ont été modifiées du tout au tout ! dit Cayrol vivement. Votre belle-mère m'a fait une scène épouvantable, et m'a défendu à l'avenir de vous avancer de l'argent. Vous comprenez, mon cher prince, que ma situation vis-à-vis de madame Desvarennès est très importante. C'est elle qui m'a mis le pied à l'étrier. Je ne puis, sans être ingrat, contrevenir à ses volontés. Mettez-vous à ma place, jugez équitablement la pénible alternative dans laquelle je me trouve, ou de vous désobliger ou de désobéir à ma bienfaitrice !

— Ne pleurez pas, c'est inutile, dit Serge, avec un rire méprisante : je compatis à vos peines. Vous vous rangez du côté des gros sacs : c'est une manière de voir. Reste à savoir ce qu'elle vous rapportera.

— Mon prince, je vous jure que je suis au désespoir, s'écria Cayrol, très ennuyé de la tournure que prenait l'entretien. Ecoutez, soyez raisonnable ! Je ne sais pas ce que vous avez fait à votre belle-mère, mais elle paraît d'âprement montée contre vous. À votre place, moi, je ne me mettrais pas en hostilité avec madame Desvarennès : je lui ferais plutôt quelques avances, et je me raccommoierais. Voyez-vous : on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

Serge toisa Cayrol, puis, mettant son chapeau avec une superbe insolence :

— Pardon, mon cher, dit-il : comme banquier vous êtes excellent quand vous avez de l'argent, mais comme moraliste vous êtes souverainement ridicule !

Et pivotant sur ses talons sans plus insister, Serge sortit du bureau, laissant le banquier entièrement décontenancé. Il suivit le corridor en faisant siffler sa canne. Une colère sourde s'emparait de lui, mêlée à une vague inquiétude. Madame Desvarennès, d'un mot avait tari la source à laquelle il puisait le plus clair de l'argent qu'il dépensait depuis trois mois. Il avait une grosse somme à payer le soir même au Carole. Et il ne se souciait pas de s'adresser aux usuriers de Paris.

Il descendit l'escalier avec une rage froide, se demandant comment il ferait pour sortir de ce mauvais pas. Aller trouver madame Desvarennès et s'humilier devant elle comme le lui conseillait Cayrol ? Jamais ! Il se prit un instant à regretter les folies qui l'avaient entraîné dans de si graves embarras. Avec deux cent mille livres de rente, il eût pu vivre brillamment. Il avait jeté l'or à pleines mains par les fenêtres ; et la caisse inépuisable d'où il tirait des trésors était fermée par une volonté invincible.

Il traversait le passage de la porte cochère quand une voix connue frappa son oreille. Il se retourna. Herzog, souriant de son air énigmatique, était devant lui. Serge salua et voulut passer. Le financier lui mit la main sur le bras :

— Hé ! mon prince, comme vous vous sauvez vite ! On voit que vous avez votre portefeuille rempli. Vous avez peur qu'on vous dévalise !

Et, du doigt, Herzog touchait le porte-cartes de Serge qui montrait un de ses coins garnis d'argent sur la poitrine du jeune homme. Panine ne put retenir un geste de dépit qui fit sourire le financier.

— Est-ce que l'ami Cayrol aurait eu l'inconvenance de ne pas faire honneur à votre demande ?... Eh ! mais, attendez donc ! N'êtes-vous pas brouillé avec madame Desvarennès depuis hier ? Qui diable m'a parlé de cela ? Votre belle-mère disait bien haut qu'elle allait vous faire retirer tout crédit, et, à votre figure contristée, je devine que cet imbécile de Cayrol a obéi aux ordres qu'il a reçus.

Serge, exaspéré, piétinait et voulait parler, mais Herzog n'était pas facile à interrompre. Il avait, de plus, un regard qui gênait Panine. Le financier semblait fouiller avec ses yeux jusqu'au fond des poches du prince ; et celui-ci, instinctivement, serrait son bras sur sa poitrine, pour qu'Herzog ne vît pas que son portefeuille était vide.

— De quoi me parlez-vous là ? dit-il enfin avec un sourire contraint.

— Mais de choses qui doivent vous intéresser singulièrement, reprit familièrement Herzog. Allons ! soyez sincère ! Cayrol vient de vous refuser de l'argent ? C'est un niais ! Combien vous faut-il ? Avez-vous assez de cent mille francs ?

Et crayonnant quelques mots sur un carnet de chèques, le financier tendit le carré de papier au prince :

— Il ne faut pas, dit-il, qu'un homme tel que vous soit embarrassé pour une pareille misère.

— Mais, monsieur, fit Serge, interdit, en repoussant la main d'Herzog.

— Acceptez toujours ! Et ne vous croyez pas obligé de me remercier : la chose n'en vaut pas la peine. De vous à moi, c'est une plaisanterie.

Et prenant le prince par le bras, Herzog l'entraîna doucement.

— Vous avez votre voiture ? Bien ! La mienne suivra : nous avons à causer ensemble. La situation où vous êtes ne peut durer. Je suis en mesure de la faire cesser.

Et sans consulter Panine, le financier prit place auprès de lui dans sa victoria.

— Je vous ai dit autrefois, souvenez-vous en, poursuivait Herzog, qu'un jour je pourrais vous être utile. Vous avez pris des airs superbes. Aussi je n'ai pas insisté. Et cependant, vous le voyez, ce jour est arrivé. Voulez-vous me laisser vous parler franchement ? C'est ma manière habituelle, et elle a du bon.